



POUR elle

BRENDA JOYCE



*Le prince*  
DE MAYFAIR

AVENTURES & PASSIONS





# Le prince de Mayfair

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Le fier conquérant  
*N° 3222*

Deux feux sombres  
*N° 3371*

Candice la rebelle  
*N° 3684*

Tendre abandon  
*N° 4399*

Captive du temps  
*N° 4637*

La belle impertinente  
*N° 5667*

Le prince de Mayfair  
*N° 5809*

Tout feu, tout flamme  
*N° 5982*

**Les enquêtes de Francesca Cahill**

1 – Un odieux chantage  
*N° 7899*

2 – Un suspect embarrassant  
*N° 8022*

3 – Un cadavre sous la neige  
*N° 8078*

4 – Une terrible menace  
*N° 8241*

5 – Caresse mortelle  
*N° 8344*

6 – Promesse fatale  
*N° 8450*

BRENDA  
JOYCE

# Le prince de Mayfair

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Isabelle Leymarie*





Vous souhaitez être informé en avant-première  
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore  
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant  
sur [www.jailu.com](http://www.jailu.com)

Retrouvez-nous également sur Facebook  
pour avoir des informations exclusives :  
[www.facebook/jailu.pourelle](http://www.facebook/jailu.pourelle)

*Titre original*  
THE FINER THINGS

*Éditeur original*  
St. Martin's Paperbacks, published by St. Martin's Press, N.Y.

© Brenda Joyce, 1997  
*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2001

*À Michael*





## Prologue

*Londres, 1850*

— Papa ?

Personne ne répondit. On étouffait dans la cave sombre et enfumée. Il n'y avait qu'une bougie, allumée sur une petite table posée contre le mur décrépi. Çà et là, cependant, de petites lueurs rouges apparaissaient, brillant d'un vif éclat puis s'éteignant, telles de minuscules étoiles. À chaque fois, des ombres décharnées surgissaient, grotesques, presque irréelles ; des mains et des doigts crispés semblant chercher quelque chose ; des yeux dont le blanc se détachait étrangement dans cette lumière opaque.

Violette détestait ce lieu. Agrippant la rampe de bois, elle fut soudain prise d'une envie de fuir, de remonter en courant, de s'échapper dans la rue pour respirer l'air frais.

— Papa ! lança-t-elle désespérément.

Autour d'elle, les pipes d'opium luisaient. Une main pâle émergea de l'âtre fumée et lui fit un vague signe. Violette, le cœur battant la chamade, se précipita.

Elle jeta un coup d'œil à l'homme vautré sur un matelas.

— Papa... C'est toi ?

Elle tendit la main, saisissant celle de son père. Chaque jour, cette main devenait de plus en plus maigre.

L'homme regarda la fillette et se mit finalement à marmonner d'une voix pâteuse :

— Violette ? Qu'est-ce qu'il y a ?

L'enfant scruta les yeux bleus de son père, presque translucides, injectés de sang. S'il avait fait moins sombre dans cet antre, on aurait immédiatement remarqué la ressemblance entre eux. Bien que son teint soit devenu jaunâtre, Peter avait la peau aussi claire que celle de sa fille. Celle-ci avait hérité de ses cheveux noirs, de son petit nez, de son menton et de ses pommettes hautes. Il n'avait même pas trente-quatre ans.

— Oui, papa, c'est moi, Violette. Je suis venue t'emmener à la maison.

La fillette esquissa un pâle sourire. L'odeur de la pièce lui donnait la nausée et lui faisait tourner la tête, mais elle ne lâcha pas la main de Peter.

— J'peux pas, murmura-t-il en fourrant sa pipe dans sa bouche.

— Papa, je t'en supplie !

— Dis à Emilou que je serai de retour demain, marmonna-t-il en retirant brusquement sa main de celle de sa fille.

Violette se mordit la lèvre.

— Maman est morte. Depuis trois ans, déjà.

Peter regarda l'enfant en plissant les paupières comme s'il s'agissait d'une étrangère.

— J'ai b'soin de toi, papa, fit-elle, éplorée.

— Demain, répondit-il d'une voix presque éteinte.

Tout à coup, il s'affaissa contre son voisin, la tête pendante. Violette réalisa que son père s'était endormi, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— C'est ce que tu m'as dit hier, fit-elle tristement.

Hier, et chaque jour auparavant – trop de jours, de semaines et de mois pour qu'elle puisse les compter.

— Violette !

Une voix impérieuse résonna au-dessus d'elle. Elle essuya ses larmes avec sa manche déchirée, sortit de la pièce et monta rejoindre son ami Ralph. Quand elle arriva sur le palier du rez-de-chaussée, il lui agrippa le bras.

— Pourquoi tu continues d'aller dans ce trou à rats ?

Piquée au vif, Violette retira son bras tandis qu'ils se faufilaient dans l'allée. Celle-ci était bordée de bâtisses aux toits de chaume. Des hommes et des femmes désœuvrés étaient assis sur les marches, devant les portes. Des enfants malingres jouaient dans la boue et les ordures, et des nourrissons affamés pleuraient. Deux porteurs de charbon sortirent en titubant d'une des tavernes.

— Ça te regarde pas ! s'écria la fillette en crachant par terre.

Pâle, avec des cheveux blond clair et couvert de taches de rousseur, il était âgé de douze ou treize ans. Comme Violette, il n'avait que la peau sur les os, et lui aussi portait des haillons ; et comme ceux de Violette, ses yeux avaient la maturité de ceux d'un adulte.

— Il sortira jamais de là !

— Dis pas ça ! cria Violette en frappant son camarade du poing.

Il grimaça et la poussa violemment dans la fange. Violette se releva, furieuse.

— Pardon, fit Ralph en se radoucissant. J'ai peur, quand tu descends dans ce trou.

La fillette se mit à trembler.

— Faut bien que j'y aille, fit-elle en hochant la tête. Qu'est-ce que je vais devenir, s'il meurt ?

— Il mourra de toute façon, rétorqua Ralph. Tout le monde meurt. Même toi et moi, nous mourrons.

Violette ne répondit pas. Tout à coup, elle aperçut un élégant attelage tiré par deux juments grises qui pénétrait dans l'allée. Elle s'arrêta net, reconnaissant le véhicule qui ne venait pas de l'East End, encore moins de St. Giles. La voiture, avec son cocher en livrée,

s'approcha lentement et s'arrêta devant les deux enfants abasourdis. Un silence tomba sur l'allée : tout le monde contemplant la scène.

La porte noire et laquée s'ouvrit. Un homme en costume noir et en haut-de-forme, avec des favoris, sortit en s'appuyant sur une canne au pommeau décoré d'un aigle en argent. Il posa précautionneusement ses pieds chaussés de souliers vernis.

L'homme adressa un léger sourire à Violette.

— Bonjour, petite Violette. C'est comme ça que tu t'appelles, n'est-ce pas ?

— Lui réponds pas, dit Ralph en saisissant son amie par le coude.

— Comment vous savez mon nom ? demanda Violette en tremblant.

Elle ignorait qui était cet homme élégant, mais elle devinait qu'il était très riche, et pas seulement à cause de sa voiture, de ses chevaux, de son cocher et de ses habits. Il portait une montre de gousset en or. Violette vit Ralph fixer ce magnifique objet et comprit aussitôt qu'il rêvait de le voler. Contrairement à la plupart des aristocrates, l'homme ne portait pas de gants, et une grosse bague en onyx sertie d'or et de diamants ornait l'une de ses mains manucurées.

Il sourit de nouveau.

— Je m'arrange pour savoir le nom des demoiselles jolies comme toi.

Elle resta bouche bée. Elle savait bien qu'elle n'était pas une demoiselle.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit Ralph d'un ton hargneux.

L'étranger foudroya le jeune garçon du regard.

— Toi, déguerpis !

— J'irai nulle part, répliqua Ralph.

L'homme se retourna vers Violette.

— Je m'appelle Farminger. Harold Farminger. J'ai appris que c'était ton anniversaire la semaine dernière, Violette. Quel âge as-tu donc ?

L'estomac de Violette se noua. Cet homme devait habiter le West End, Belgravia, peut-être. Pourquoi lui parlait-il ? Elle l'avait remarqué deux fois auparavant : il l'avait dévisagée depuis son élégante voiture, mais ne lui avait jamais adressé la parole. Que voulait-il, au juste ?

Tout cela ne présageait rien de bon. Le sourire de l'étranger était hypocrite, terrifiant même, et ses yeux étaient froids et méchants.

— Quel âge as-tu, jeune demoiselle ?

Elle hésita à répondre.

— Dix ans.

— Dix ans ? Quel âge merveilleux ! Je me souviens quand ma propre fille avait dix ans. Bien sûr, elle est grande, maintenant, elle porte des robes de soie et des bijoux... J'imagine qu'une jeune fille comme toi rêve d'habits de soie et de bijoux. Cela te plairait de vivre dans une splendide maison de Regent Street ?

Son sourire s'élargit.

— Et que dirais-tu de porter de belles robes et des colliers de perles ?

Violette écarquilla les yeux.

— Vivre à Regent Street ? Mais c'est là qu'habitent les aristos !

— J'ai une vaste demeure, Violette, avec une vingtaine de pièces, chacune avec une cheminée de marbre. Les lits sont couverts de velours et de fourrure, et les planchers de tapis persans. Tu auras même ta propre femme de chambre.

Violette n'en croyait pas ses oreilles. Du velours et de la fourrure ? Sa propre femme de chambre ? Que signifiait tout cela ?

Ralph mit un bras autour des épaules de son amie.

— Et faudrait qu'elle fasse quoi pour vivre dans votre palace, m'sieur Farminger ? lança-t-il d'un ton sarcastique.

L'homme l'ignora.

— Comment sont tes cheveux, ma chérie ?

— Mes cheveux ?

— Oui, fit l'homme en souriant à nouveau.

— Noirs.

Avant qu'elle puisse l'en empêcher, il lui enleva son bonnet. Sa chevelure sale dégringola jusqu'à sa taille.

— Je sais ce qu'il veut ! cria Ralph.

Un air mauvais se peignit sur le visage de Farminger. Il plongea la main dans la poche de sa redingote et en sortit un petit pistolet.

— Fiche le camp, vaurien !

Ralph écarquilla les yeux et fit un bond en arrière. Violette était pétrifiée de terreur. Puis le garçon prit ses jambes à son cou.

— Cours, Violette ! Cours, vite ! hurla-t-il.

La fillette détalait aussitôt derrière lui.

— Je suis jamais allée dans une maison avec du velours et de la fourrure, déclara Violette.

L'obscurité tombait. Les soirs, à Londres, étaient généralement brumeux et celui-ci ne faisait pas exception à la règle. Elle et Ralph, assis sur des caisses vides devant un entrepôt, contemplaient le pont Charing Cross. Un train quittant la ville traversait la Tamise avec, dans une voiture de troisième classe dépourvue de toit, ses passagers serrés les uns contre les autres.

— Ça t'arrivera jamais, décréta Ralph en sortant un canif de sa botte.

— Je suis pas sûre d'avoir compris ce qu'il voulait, mais il m'a pas plu.

— J'me suis renseigné : il s'occupe de prostituées. Il voulait que tu te prostitues pour lui.

Elle le fixa, abasourdie.

— Moi ? fit-elle d'une voix étranglée.

— Oui, toi, répondit-il en serrant les lèvres.

Ses yeux gris clair étincelaient.

— Tourne-toi, ordonna-t-il.

Il avait un couteau à la main.

— Mais qu'est-ce qui te prend ?

— Tourne-toi, répéta-t-il sèchement.

La fillette obéit, pirouettant sur sa caisse. Puis elle sentit Ralph soulever ses cheveux et tirer dessus.

— Aïe ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

Il ne répondit pas. Un instant plus tard, il lui avait coupé environ trente centimètres de cheveux.

Violette se retourna et contempla à ses pieds la masse sombre et emmêlée.

— Oh ! là là ! fit-elle en sursautant.

D'une main, elle tâta ses cheveux et fut soulagée d'en trouver encore. Puis elle réalisa qu'il ne lui restait de cheveux que sur le côté gauche.

— T'es devenu fou !

— Tais-toi ! gronda Ralph en saisissant l'autre moitié de sa chevelure. Tu veux être obligée d'écarter les jambes et de tapiner pour Farminger ?

Violette s'immobilisa. Ralph coupa les cheveux, qui tombèrent par terre.

— Non, répondit-elle doucement. Je veux pas faire la putain.

Elle passa sa main sur sa nuque : Ralph avait coupé ses cheveux plus court que ceux des garçons, mais elle fut surprise de constater que, finalement, cela lui procurait une agréable sensation de fraîcheur.

— Va falloir qu'on se trouve quelque chose à manger, murmura Violette qui grelottait.

La nuit était avancée. La fillette était non seulement transie, mais épuisée et affamée. De toute la journée, elle n'avait grignoté qu'un petit morceau de pain.

Ralph lui sourit. Tous deux étaient agrippés à un fiacre. Il était vide et le cocher n'avait pas encore remarqué les deux enfants, cramponnés sur le marchepied. Violette et Ralph avaient l'habitude de sauter sur le premier véhicule qui passait.

— Quelle belle soirée, hein, poulette ? Voilà une chouette façon de voyager !

Violette sourit.

— On est à Mayfair, Ralph. Y a plein d'endroits où dénicher quelque chose à manger.



— Exactement ce que je pensais, fit Ralph en souriant de nouveau.

La rue était bordée de magnifiques demeures. Violette avait l'impression d'avoir pénétré dans un pays différent – un pays de princes et de contes de fées. La rue était pavée, étonnamment propre et bordée de chênes majestueux. À l'inverse de St. Giles, l'air sentait bon. Il n'y avait pas de piétons à cette heure-là, mais un allumeur de réverbère tendait sa perche vers les lampes à gaz.

Le fiacre s'approchait d'une immense maison dont l'escalier était gardé par deux lions de pierre aux babines retroussées. La rue était remplie de toute sorte de coupés et de landaus, garés en double file. Des cochers, des laquais et des portiers en livrée discutaient sur le trottoir par petits groupes. Des lumières brillaient à toutes les fenêtres.

— Mon Dieu, s'exclama Violette, je me demande qui habite là-dedans !

— Chut ! fit Ralph, mais c'était trop tard.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? cria le cocher.

Depuis son siège élevé, il tendit le cou et écarquilla les yeux en apercevant les deux gamins crasseux perchés sur sa voiture.

— Descendez ! hurla-t-il en soulevant son fouet et en le faisant claquer. Descendez tout de suite, sale petits voyous !

Violette et Ralph sautèrent immédiatement à terre. Le cocher secoua les rênes et repartit. Violette se releva, regardant l'attelage disparaître au coin de la rue. Ses fesses la brûlaient. Examinant son postérieur elle découvrit un nouveau trou dans son pantalon et poussa un soupir.

— Ça va ? demanda Ralph.

— Je m'suis juste fait mal au derrière.

Les deux enfants se turent. On discernait dans la nuit le son d'un orchestre qui interprétait une musique langoureuse.

Violette soupira de nouveau.

— On dirait un château, tu trouves pas ?

— Mais non, c'est pas un château. C'est Hardin House. Y a un comte qui habite là.

Ralph grimaça et cracha par terre.

— J'imagine qu'il a jamais faim, lui, fit-elle d'un ton maussade.

La résidence était bâtie en pierre avec trois hautes tours carrées. Des gargouilles s'élançaient du toit. Violette se demanda pourquoi ces gens mettaient de tels monstres sur leur maison.

— Ils doivent avoir plein de choses à manger, fit remarquer Ralph en souriant.

— T'es fou ! répondit Violette, les yeux exorbités.

Il haussa les épaules et lui prit la main.

— J'ai rien mangé aujourd'hui. Viens.

— Attends, fit-elle en le tirant dans l'ombre d'un orme.

Un attelage les dépassa. Chacune de ses portières était ornée d'un écusson argenté. Il ralentit et s'arrêta juste en face des escaliers menant à la résidence. Tandis que le cocher, arborant une livrée bleu et argent, mettait pied à terre, la porte du véhicule s'ouvrit. Violette vit un jeune homme brun en tenue de soirée sortir de la voiture. Le contraste entre sa chemise d'un blanc immaculé et ses habits noirs était spectaculaire.

— Encore un snob qui se prend pour le roi du monde, fit Ralph en crachant de nouveau.

— C'est vrai.

Violette vit l'homme dire quelques mots au conducteur, puis se diriger vers la demeure. Il gravit les larges marches de pierre de Harding House.

— Viens, répéta Ralph.

Sortant de l'ombre, ils traversèrent la rue et se pressèrent contre la grille de fer qui séparait la maison d'une autre résidence. Quand ils furent certains que personne n'était en vue, ils grimpèrent furtivement en haut

d'un arbre. D'une branche élevée, ils bondirent l'un après l'autre sur la pelouse vert émeraude.

Ralph sourit à Violette, lui prit la main et, évitant les rais de lumière s'échappant de l'intérieur, ils coururent à l'arrière de la demeure : l'expérience leur avait appris que c'était là que se trouvaient les cuisines.

Mais des jardins et des terrasses leur bloquaient le passage. Ils s'arrêtèrent. La terrasse devant eux ne menait pas aux cuisines, mais à une vaste salle de bal. Ils se tapirent dans l'ombre d'une haie taillée en forme de cerf et aperçurent des danseurs qui virevoltaient sous des chandeliers d'or et de cristal.

— Mon Dieu ! fit Violette, émerveillée.

Ralph ne répondit pas.

— Allons jeter un coup d'œil, supplia-t-elle soudain.

— T'es folle ou quoi ?

Elle retira brusquement sa main et, lui lançant un regard de défi, s'enfuit en courant. Il soupira et la suivit.

Un moment plus tard, ils étaient accroupis sous une fenêtre. La terrasse et les portes ouvertes de la salle de bal se trouvaient juste à leur droite.

Violette se redressa lentement et leva la tête afin de jeter un coup d'œil par la vitre.

Ralph l'imita.

Cette fois, elle resta muette de stupeur. Elle ferma rapidement les yeux, mais le monde enchanté qui se trouvait devant elle ne disparut pas.

Jamais elle n'avait vu tant de merveilles. Ou tant de gens riches.

Les dames étaient vêtues de magnifiques robes de velours, de soie, de taffetas et de satin. Leurs jupes, manches et corsages regorgeaient de fabuleux ornements : dentelle blanche et noire, fourrure, broderies multicolores et perles. De temps en temps, de précieux souliers de satin avec des petits talons apparaissaient sous les jupes tournoyantes, en forme de corolles. Toutes portaient des gants blancs, et des bijoux

scintillaient à leur cou et à leurs oreilles. Des rubis, des émeraudes, des saphirs et des diamants.

Mais le plus stupéfiant était sans doute leur carnation extraordinairement pâle. Violette savait que les dames mettaient de la poudre. Leurs visages ressemblaient à de l'albâtre.

Son cœur battait la chamade. Quel effet cela faisait-il de porter de si beaux vêtements, de si somptueuses parures, de danser toute la nuit dans un tel palais ?

Un homme brun sortit de la foule et se dirigea vers eux. Bien qu'elle ne l'ait pas vu de près, elle reconnut sa façon de marcher : comme si le monde lui appartenait, comme si c'était un prince. C'était le même jeune homme brun qu'elle avait vu sortir de la voiture. Elle écarquilla les yeux. C'était probablement un prince, décida-t-elle. Il était riche et beau, et il souriait comme s'il n'avait pas le moindre souci.

Puis une femme apparut à sa suite : elle paraissait flotter et non marcher, sa longue robe rose se soulevant. Elle était extrêmement belle. Le couple échangea un sourire. La dame était plus âgée que son cavalier – d'un certain nombre d'années, remarqua Violette, qui les contemplait fascinée à travers l'épais vitrage.

— Cache-toi ! ordonna Ralph.

Elle jeta un dernier coup d'œil par la fenêtre : l'homme brun et la femme aux cheveux dorés sortaient sur la terrasse située à sa droite. Effrayée, elle s'accroupit précipitamment. Si Ralph et elle se faisaient prendre, ils iraient en prison.

Violette entendit l'homme murmurer. Sa voix était grave, chaude. Elle n'avait jamais entendu un homme avec une voix pareille, et quand la femme rit doucement, le dévisageant avec des yeux brillants, Violette réalisa qu'elle n'avait jamais entendu deux personnes parler et rire de la sorte. Et comment cela aurait-il été possible ? À St. Giles, les hommes hurlaient et les femmes criaient. Il n'y avait que les ivrognes qui riaient.

— Voulez-vous danser, Gabriella ? proposa l'homme. Ici même, au clair de lune ?

La femme était déjà dans ses bras.

— Comme vous m'avez manqué, Blake ! Et il n'y a que quelques jours...

Il la serra contre lui.

— Et vous, comme vous m'avez manqué ! murmura-t-il.

Tout à coup, ils se mirent à virevolter sur la terrasse baignée par la douce lumière filtrant du salon et l'éclat de la lune. Ils dansèrent et dansèrent, puis ils atteignirent l'autre bout de la terrasse et s'arrêtèrent.

Violette les fixa, l'estomac noué. Elle vit l'homme embrasser la femme. Passionnément. C'était donc cela, l'amour...

Elle se tourna vers Ralph en grimaçant.

— Occupons-nous de trouver à manger, je meurs de faim.

Curieusement, elle se sentait jalouse et furieuse. Elle haïssait cet homme brun et son amie, elle haïssait tous les invités de ce bal. Elle haïssait cet autre monde, ce monde auquel elle ne pourrait jamais appartenir, même si elle en rêvait.

Les deux enfants contournèrent la maison, évitant la terrasse et le couple. Ils furent soudain attirés par une odeur de viande rôtie et de gâteaux.

L'estomac de Violette se mit à gargouiller. Elle se lécha les lèvres, songeant au rosbif, au poulet, aux tartes aux pommes et aux appétissants pains chauds.

Ralph lui saisit le bras. De là où ils se trouvaient, tapis contre le mur de pierre, ils distinguaient les cuisines par les immenses fenêtres. Les portes étant ouvertes, il était facile de se glisser à l'intérieur. Mais les cuisines grouillaient de monde. Au milieu, un cuisinier rougeaud en tablier blanc lançait des ordres.

— Allons-y, fit Ralph. Qu'est-ce que tu veux ?

Violette regarda à l'intérieur et aperçut sur le comptoir, un peu à l'écart, un pudding assez gros pour nourrir huit personnes, et un rôti d'agneau.

— Du pudding.

— Moi, je prendrai de la viande, dit Ralph, les yeux brillants.

Se faufilant parmi les serviteurs, trop affairés pour remarquer l'intrusion des deux enfants, Violette s'empara du bol de pudding, et le garçon du plat de viande.

— Ciel ! cria le chef. Au voleur ! Au voleur ! Ils emportent mon rôti et mon pudding !

Mais Ralph et Violette, tenant leur butin contre leur poitrine, étaient déjà sortis de la pièce. Ils s'élançèrent sur la pelouse, les hurlements du chef résonnant à leurs oreilles.

La fillette se retourna et aperçut la silhouette vêtue de blanc qui les poursuivait en fulminant, un énorme couteau à la main. Trois serviteurs et deux servantes le talonnaient.

— Mon Dieu ! Ils vont nous tuer !

— Plus vite, lança Ralph.

Devant eux apparut la haute grille de fer qui séparait Harding House du monde extérieur.

Violette s'arrêta si brusquement derrière Ralph qu'elle lui rentra presque dedans, puis elle regarda derrière elle. Les voyant acculés, leurs poursuivants ralentirent.

— Appelez la police ! cria un serviteur vêtu de noir.

L'un des laquais en livrée fit demi-tour et courut vers la maison.

— Rendez ce que vous avez volé ! aboya le cuisinier. Les deux enfants hésitèrent.

— Laisse tomber, dit Ralph en jetant le rôti par terre. Viens !

Violette se cramponna au pudding tandis que Ralph escaladait la grille de fer glissante. Elle regarda le chef

qui vociférait, mais refusa de lâcher le pudding. Elle avait tellement faim. Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Violette !

Elle leva les yeux et aperçut son complice couché sur une branche basse d'un arbre et lui tendant le bras. Sanglotant, elle jeta le pudding et se hissa dans l'arbre. Son camarade la saisit par la main et la tira vers une branche.

— Filons ! fit Ralph.

Violette et lui se faulfilèrent de l'autre côté de l'arbre, mais ils s'arrêtèrent net : deux policiers avec d'énormes bâtons à la main accouraient.

— Mon Dieu ! murmura Violette.

— Filons, Violette !

Ils sautèrent à terre et détalèrent. Elle n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que les policiers étaient à leurs trousses. Terrifiée, elle accéléra, mais Ralph la devançait de plus en plus.

— Attends-moi !

Il ne l'entendit pas. Ils traversèrent une rue. Un véhicule fonçait droit sur eux. Violette s'immobilisa, mais Ralph parvint à bondir devant la voiture, qui le manqua d'un cheveu. Il roula comme un chat, se remit sur ses pieds et reprit sa course.

La fillette ne put le suivre. Une énorme main s'abattit sur son épaule, si fort qu'elle poussa un cri. Elle se débattit comme une forcenée, tentant d'enfoncer ses dents dans la main du policier, luttant pour se libérer. En vain. Jurant, l'homme la frappa avec son gourdin.

Violette ne put trouver le sommeil. Des images du succulent pudding défilaient dans sa tête. Et des images de Ralph, son meilleur ami...

Des larmes lui montèrent aux yeux mais elle ne pleura pas. Pleurer, c'était pour les bébés.

Étendue sur l'une des couchettes étroites garnissant les deux murs de la pièce, elle frissonna sous son drap.

Le policier l'avait emmenée contre son gré à l'hospice le plus proche.

Elle s'était battue comme un chien enragé. On l'avait frappée de nouveau, jetée dans un fourgon. Elle avait dû se déshabiller sous l'œil de la gardienne et de ses assistantes. Elles avaient confisqué ses habits. On lui avait jeté une camisole grise, des bas et d'horribles godillots, et pour tout repas, elle n'avait eu droit qu'à un bol de soupe et un peu de pain.

Elle réprima un sanglot. L'hospice était pire que la prison. Elle avait toujours entendu dire qu'une fois qu'on vous y enfermait on n'en sortait plus avant des années.

Elle fixa le plafond, d'un jaune sale. Où était Ralph, maintenant ? Il avait échappé aux policiers. Il devait certainement dormir sous l'escalier, dans le recoin qu'il partageait avec elle à St. Giles, juste en face d'une taverne. Le reverrait-elle un jour ?

Elle se tourna sur le ventre et posa sa tête sur son bras. Et son père ? Allait-il mourir ?

Elle songea aux femmes vêtues de leurs splendides robes de bal, à l'homme qui ressemblait à un prince et se comportait comme un prince...

Finalement, elle se mit à sangloter, incapable de refouler ses larmes. Puis celles-ci se tarirent : elle était trop épuisée pour continuer à se lamenter.

Mais elle se fit un serment : un jour, elle aussi serait riche et élégante.

Un jour, elle porterait des perles, des fourrures et des diamants, tout comme les splendides dames du bal, tout comme cette merveilleuse femme blonde. Elle vivrait dans une immense et belle demeure remplie d'objets raffinés, avec des serviteurs pour répondre au moindre de ses désirs. Elle aurait aussi un cuisinier, qui passerait ses journées à faire la cuisine pour elle, à lui préparer tout ce qui lui plairait : du poulet, du rosbif, du pudding, des tartes au citron, des gâteaux au chocolat et d'autres douceurs. Oh oui, beaucoup de



douceurs ! Elle aurait tant à manger qu'elle oublierait ce qu'était la faim.

Et peut-être qu'un jour un beau jeune homme à l'allure de prince danserait avec elle sur une terrasse au clair de lune, avec un regard éperdu d'amour.

PREMIÈRE PARTIE

L'usurpatrice



# 1

## *Comté de York, 1858*

Les sièges de cuir rouge du coupé, jadis luxueux, étaient craquelés et le laiton autrefois étincelant restait terne, quelle que soit la fréquence avec laquelle on le polissait. Cependant, sir Thomas Goodwin se refusait à acheter un autre véhicule. Cela importait guère à Violette. Quand sir Thomas avait amené sa jeune épouse chez lui dans la région de York, près du village de Tamrah, six mois auparavant, elle n'avait remarqué ni le cuir déchiré, ni le métal terni de l'attelage, ni les meubles usagés ou le papier peint déchiré et noirci par la fumée. Sir Thomas appartenait à la petite noblesse, et cela avait été un miracle qu'il s'éprenne d'une jeune vendeuse et plus encore qu'il l'épouse. À bien des égards, il lui avait sauvé la vie. Cela ressemblait à un conte de fées.

Toute l'existence de Violette avait été bouleversée à partir du moment où il était entré dans sa boutique et lui avait souri. Il lui avait fait la cour avec délicatesse et respect, mais surtout, il avait accepté que Ralph se joigne à eux en qualité de serviteur.

Bien sûr, il était assez vieux pour être son grand-père, son arrière-grand-père peut-être même, et c'était

son second mariage. Sa première femme était morte il y avait dix ans...

Sir Thomas, qui tenait les rênes, traversa la rue principale de Tamrah en mettant son cheval gris au pas. Violette gardait la tête haute tandis que commerçants et passants se retournaient pour les regarder. Toutefois, elle se sentit légèrement mal à l'aise en apercevant, devant la boutique du menuisier, Joanna Feldstone, la fille de sir Thomas. Face au regard glacial de cette femme, elle détourna les yeux.

Au début, leur différence d'âge ne l'avait pas troublée. Pas vraiment. Leur union était un mariage de convenance, un simple arrangement. Tout le monde le savait, et Ralph et elle en avaient longuement discuté. Elle avait été ravie d'accepter la proposition de ce gentleman qui lui offrait de quitter Londres et la sinistre vie qu'elle y menait, ravie d'épouser un noble et devenir lady Violette Goodwin.

Ils étaient mariés depuis six mois. Violette venait d'avoir dix-huit ans. Elle adorait le comté de York, la campagne et Goodwin Manor, mais détestait ce minuscule village. Pas le lieu lui-même – assez pittoresque avec ses maisons de pierre, ses toits de bois et ses seuils fleuris. Mais plutôt les gens. Personne ici ne l'aimait. Personne, hormis son mari.

Elle savait ce que tout le monde pensait : qu'elle n'était qu'une traînée, pas assez bien pour sir Thomas, qu'elle l'avait épousé pour son argent. Mais ils se trompaient tous. Elle l'avait épousé pour améliorer son sort et échapper à une existence sordide.

Sir Thomas arrêta le coupé devant la petite boutique de l'apothicaire, ornée de vitraux. Violette sentit ses joues s'empourprer, même si les opinions des villageois ne lui importaient guère. Elle lissa sa robe de soie mauve incrustée de roses rouges, tripota son collier de perles, rentra une mèche de cheveux noirs sous son bonnet de velours bleu, décoré d'un oisillon et d'un fruit. Puis, gênée, elle prit son réticule.

— Faites ce que vous avez à faire, lui dit gentiment sir Thomas.

La jeune fille lui sourit. Il était grand, et maigre, parce qu'il n'avait pas d'appétit. Le cuisinier lui reprochait toujours de ne pas manger, et hormis deux taches rouges sur les joues, son visage était pâle. Il avait soixante-dix ans, du moins c'est ce qu'elle avait entendu dire, et donc, naturellement, il était très ridé. Mais ses yeux étaient aussi doux que sa voix, empreints de bonté. Violette les avait aimés dès le premier instant.

— Je vous promets de m'dépêcher.

Elle sortit gaiement du véhicule, atterrissant d'un petit bond sur le trottoir.

Le cœur battant, elle se retourna pour jeter un coup d'œil au chemin qu'ils avaient emprunté. La lande s'étendait à l'infini, d'ordinaire désolée et inhospitable, presque dénuée d'arbres, mais on était à la fin de l'été, et elle était couverte de genêts. Parfois, il semblait à Violette qu'elle vivait au sommet du monde, qu'elle pourrait apercevoir les contrées les plus lointaines, jusqu'en Chine, même.

Elle savait bien que c'était impossible, mais de là où elle se trouvait, elle parvenait à voir à une dizaine de lieues à la ronde. Et c'était pour elle une expérience inédite. Non loin de leur maison, le terrain s'élevait et au sommet de cette éminence se dressait un tas de pierres, mais ce n'était pas des rochers : c'était Harding Hall, le fief campagnard du comte de Harding.

Les Harding s'y trouvaient en ce moment. Sir Thomas devait justement leur rendre visite à midi pour leur présenter son épouse.

Violette, tentant de dissimuler son trac, pénétra chez le droguiste. L'idée de rencontrer le comte et la comtesse la terrifiait. Peut-être était-elle habillée comme une lady, mais jusqu'à présent, son apparence n'avait trompé personne. Si ces villageois la détestaient, quelle serait la réaction de lord et lady Harding ?

Pourtant, elle était en même temps curieuse. Ralph et elle étaient passés de nombreuses fois en coupé devant Harding Hall, quand sir Thomas était au lit – comme c'était souvent le cas. Ils avaient contemplé l'immense palais, se demandant l'effet que cela ferait de vivre dans un tel lieu, ou même de se promener parmi ces murs de pierre blanche.

Elle écarta ces pensées, une partie d'elle-même espérant qu'un incident se produirait, qui lui permettrait de différer cette visite.

L'intérieur de la pharmacie était sombre. Derrière le comptoir se trouvait Harold Keepson, avec sa blouse blanche et ses lunettes d'écaille, et à côté de lui la femme du pasteur. Keepson et Lillith Stayne cessèrent de parler dès l'instant où elle entra, et ils se retournèrent pour la dévisager. Ses joues se mirent à brûler encore plus, d'autant que Mme Stayne l'examinait de la tête aux pieds avec un dédain évident.

Violette releva légèrement le menton. Elle avait l'impression d'avoir commis une faute monstrueuse, mais il lui était impossible de savoir de quoi il s'agissait, sinon d'avoir pénétré un monde qui lui était interdit.

— Bonjour, m'sieur Keepson, bonjour, m'dame Stayne.

Lillith grimaça.

— Bonjour, *lady* Goodwin.

La plupart des villageois avaient du mal à prononcer les mots « *lady* Goodwin ».

— Oh ! quelle robe *intéressante*...

La jeune fille jeta un coup d'œil aux superbes roses qui décoraient les volants de son vêtement ainsi que son corsage.

— Merci. M'sieur Keepson, avez-vous de la mort-aux-rats ?

Keepson haussa les sourcils en la fixant à travers ses épaisses lunettes.

— Vous avez des rats, *lady* Goodwin ? demanda-t-il d'un ton plus affable que celui de Lillith Stayne.

Violette s'était déjà aperçue que les hommes du village étaient beaucoup plus gentils que les femmes. Certains d'entre eux, en fait, étaient *trop* gentils : elle n'était pas stupide...

Secouant la tête, elle esquissa un sourire.

— Hélas, oui ! Le cuisinier m'a demandé de lui rapporter du poison.

Mme Stayne arborait un sourire glacial.

— Je reviens tout de suite, dit Keepson, tandis que la porte s'ouvrait et que la sonnette tintait. Combien en voulez-vous exactement ?

— Je sais pas au juste. Peut-être assez pour quatre ou cinq rats...

Les mains de Violette se mirent à trembler. Joanna Feldstone venait d'entrer dans le magasin.

Keepson disparut dans son officine. Violette ignorait si Joanna lui dirait bonjour, et elle lui adressa un bref salut de la tête. Lady Feldstone était assez âgée pour être sa mère. Elle était corpulente et gironde, avec un regard perçant.

Elle tourna le dos à la jeune fille.

— J'ignorais qu'il y avait des rats à Goodwin Manor... Mon père n'avait jamais eu de rats dans sa maison, auparavant. Pas une seule fois, j'en sais quelque chose. Je ne comprends pas ce qui s'y passe...

Violette serra les poings et ne put s'empêcher de répondre :

— Le chat est mort, voilà pourquoi nous avons des rats.

Joanna Feldstone se retourna et leva les sourcils, d'un air à la fois incrédule et narquois, puis elle lui présenta de nouveau son large dos.

Keepson revint.

— Voilà de quoi exterminer une bonne douzaine de rats ! assura-t-il.

Violette sortit un billet de cinq livres de son porte-monnaie. Elle adorait tout payer elle-même. Le billet faisait partie de son argent de poche. Goodwin lui en



donnait chaque mois, pour le dépenser comme bon lui semblait. Violette avait été bouleversée par sa générosité.

Elle remercia le droguiste, mais ne se donna pas la peine de saluer les deux femmes.

Dehors, sir Thomas l'attendait, assis dans la voiture et bavardant avec le pasteur, George Stayne. Les deux hommes interrompirent leur conversation en l'apercevant. Elle tendit à son mari le sac contenant le poison, puis grimpa dans le coupé. Tandis qu'elle s'installait sur le siège, elle surprit le regard du pasteur, posé sur ses bas et sa bottine noire. Elle tira sur sa robe pour couvrir sa cheville et son soulier.

— As-tu fait tes achats ? s'enquit sir Thomas.

Violette hocha la tête.

— Au r'voir, mon père.

— Au revoir, Violette. J'ai entendu dire que vous allez chez le comte aujourd'hui, ajouta-t-il en souriant.

Son cœur se mit à bondir.

— Oui...

Sir Thomas se frottait l'estomac en grimaçant.

— Vous avez mal ? fit Violette d'un air soucieux. Cela faisait deux mois qu'il se plaignait de douleurs, et son état semblait empirer.

— Peut-être qu'on pourrait aller chez le comte un autre jour...

— Cela passera, décréta-t-il en soulevant les rênes. À bientôt, George.

— Est-ce une plaisanterie ? demanda le comte de Harding à son fils cadet.

— Non, répondit Blake d'un ton égal.

Il croisa les jambes et se cala dans le confortable fauteuil de cuir face à son père, un homme élancé aux cheveux argentés, assis derrière un bureau en bois de rose. Jonathan, le frère aîné de Blake, était debout près de

l'immense fenêtre qui donnait sur la lande. Dehors, le ciel était d'un bleu vif.

Les trois hommes se trouvaient dans le bureau privé du comte, une vaste pièce avec un parquet de chêne ciré, des tapisseries d'Aubusson, une cheminée de marbre vert, un plafond décoré de fresques. Deux murs étaient occupés par des rayonnages de livres. Des sofas damasquinés, des chaises Louis XIV, des divans à rayures et plusieurs tables de différentes dimensions complétaient le décor. Quatre gigantesques fenêtres laissaient le soleil entrer à flots.

— J'espère que c'est une plaisanterie ! Si ce n'est pas le cas, tu es aussi fou que le prince ! s'exclama le comte, furieux.

Blake se leva, s'étira et bâilla.

— Au moins, je suis en bonne compagnie...

Il sourit paresseusement, révélant des dents éclatantes. Il avait le teint légèrement hâlé, les cheveux sombres et courts et, hormis la différence d'âge, il ressemblait énormément à son père.

— Tu sais, fit le comte d'un ton froid, je pourrais te déshériter pour cela.

Jon s'avança. Il avait des yeux noirs mais, contrairement à son frère et à son père, il était blond.

— Excusez-moi, puis-je arbitrer ? Vous ne pouvez pas déshériter Blake, père, ce serait un scandale bien plus grave que d'avoir fait construire ces logements. En outre, il a déjà essuyé le scandale relatif à la banque. N'était-ce pas bien pire que cette histoire d'immobilier ?

Jon sourit, puis lança à son frère un regard d'avertissement contrastant avec son ton placide. C'était un ordre de se taire et de bien se tenir.

Blake soupira. Deux contre un, comme toujours... Pourquoi ne faisait-il jamais rien comme il fallait ?

— Non, s'écria le comte. Être banquier, ce n'est pas pire que construire des maisons : c'est aussi épouvantable ! Les Harding ne font pas de commerce ! Les Harding

ne sont pas des roturiers. Tu ne fais cela que pour m'ennuyer, n'est-ce pas ?

Blake cessa de sourire.

— J'aimerais que ce soit aussi simple, répliqua-t-il, furieux. Je suis adulte, père, et le cadet. Comment voulez-vous que je vive ?

— Je te verse une rente et à ma mort, ton frère fera de même, répondit fermement le comte. Les pairs du royaume ne se livrent pas au commerce, ils ne gagnent pas d'argent. Cela est inconvenant.

— Je veux gagner de l'argent, rétorqua brusquement Blake. Je refuse de dépendre de vous et de Jon, et je me fiche de l'opinion des gens.

— Tu l'as très clairement montré il y a vingt ans, quand tu as tenté de partir en Inde à l'âge de huit ans, fit son père en hochant la tête.

— Je ne m'enfuyais pas, répondit Blake, amusé, je vous avais fait part de mes plans.

— C'était la moindre des choses !

— Même à l'âge de huit ans, Blake cherchait à amasser une fortune par ses propres moyens, intervint Jon en souriant.

Blake sourit à son tour.

— Je sais que vous ne le croirez pas, mais c'est voir le monde qui m'intéressait surtout. Je regrette d'avoir été ramené de force à la maison par Tulley.

— Heureusement qu'il était là ! fit Jon en regardant le comte. Père, vous ne parviendrez pas à faire changer Blake d'avis, et encore moins de comportement ; il n'agit jamais selon vos désirs. C'est le mouton noir, le contestataire de la famille.

— Comment pourrais-je l'oublier ? répliqua le comte d'un air accablé. J'ai eu droit à une série de désastres. J'espérais que les choses changeraient quand tu serais adulte, mais qu'est-ce qui a changé ? D'abord il m'a fallu expliquer au monde que mon fils faisait du commerce en Chine. Cela a été le principal sujet de discussion à la Chambre des lords, il y a sept ans. Puis il y

a trois ans, j'ai dû expliquer qu'il avait acheté une banque et tout le monde a été horrifié... Blake, sais-tu que le Premier ministre m'a demandé s'il avait bien entendu, si tu étais *vraiment* un prêteur sur gages ?

— Je prête effectivement de l'argent, répondit Blake d'un ton égal.

Jon poussa un grognement et le comte s'empourpra.

— Et maintenant, il faut que j'avoue que tu construis des logements dans l'East End ?

— Avez-vous jamais été dans l'East End, père ? demanda gravement Blake. Avez-vous déjà été à St. Giles ? Seven Dials ? Southwark ?

Le comte de Harding se crispa, puis se leva brusquement.

— Je veux que tu saches quelque chose, Blake. J'ai été l'un des premiers pairs à la Chambre des lords à soutenir la réforme de 1832, puis la loi sur les pauvres, et celle sur les usines. J'ai fait partie de trente commissions au cours des vingt dernières années, relatives aux abominables conditions prévalant dans ce pays pour les ouvriers, les mineurs, les commerçants, et même les enfants et les femmes ! Ne me demande pas si j'ai visité les quartiers misérables de Londres.

Blake se radoucit.

— Vraiment, père ?

Un lourd silence s'abattit sur la pièce, et l'on n'entendit plus que le tic-tac de l'horloge.

Tout à coup, l'une des portes de teck s'ouvrit, et la comtesse apparut. Susannah regarda son époux et ses deux fils. Comme Jon, elle était blonde, et avait environ dix ans de moins que le comte. Elle portait une robe de satin bleu pâle, et de petites boucles d'oreilles de saphir.

— Il m'avait semblé vous entendre crier, mais quand je me suis approchée, j'ai été frappée par cet étrange silence, fit-elle d'une voix douce et mélodieuse qui s'accordait à son physique.

— Bonjour, mère, lança Blake en s'avançant vers elle.

Il traversa la pièce à grandes enjambées, prit les mains de Susannah et déposa un baiser sur sa joue.

— Excusez mon apparence, mais le voyage a été long et poussiéreux. Vous êtes aussi belle que de coutume.

— Et toi, tu es toujours aussi élégant, répondit la comtesse de Harding en souriant. On ne dirait pas que tu viens de faire un interminable voyage en train. J'imagine que tu as brisé quelques cœurs en cours de route ?

Blake lui rendit son sourire.

— C'est grâce à mon tailleur. Mais si j'ai brisé des cœurs, je n'en suis absolument pas conscient.

— J'en doute fort ! intervint Jon. Du moins, ce n'est pas ce que l'on raconte à Londres.

Blake regarda son frère avec irritation.

Susannah sourit de nouveau à son fils cadet.

— Je suis heureuse que tu sois de retour, Blake, cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas retrouvés tous ensemble ici... Vous ai-je interrompus ?

Le comte ferma brusquement un dossier posé sur son bureau.

— En fait, ma chère, vous êtes arrivée au moment opportun. *Votre* fils s'est lancé dans l'immobilier. Vous rendez-vous compte ?

— Oh ! fit la comtesse en soupirant, le ciel va-t-il lui tomber sur la tête ?

Blake et Jon se mirent à rire, tandis que le comte fulminait. Susannah s'approcha de lui et posa gentiment une main sur son bras. Finalement, le comte renonça à bouder.

— Que se passe-t-il, madame ? s'enquit-il en tirant sur sa veste de tweed.

Comme Jon, il était vêtu simplement, d'un pantalon de cavalier et de bottes.

— Nous avons des visiteurs : sir Thomas Goodwin est ici avec son épouse, je les ai laissés avec Catherine. Venez les saluer, je vous prie.

Le comte soupira et se dirigea vers la porte.

— J'ignorais que Goodwin vivait toujours... Nous ne l'avons pas vu l'an dernier, n'est-ce pas ?

— Il était souffrant, mais il est tout à fait vivant aujourd'hui – bien que, je dois l'avouer, il n'ait pas l'air bien portant.

— Mère, sir Thomas a soixante-dix ans, fit remarquer Jon.

Susannah s'arrêta sur le seuil.

— Ah ! il faut aussi que je vous prévienne, ajouta-t-elle. Son épouse ne correspond peut-être pas tout à fait à ce que vous attendez.

— Et à quoi nous attendons-nous ? demanda Blake, amusé.

La comtesse hésita.

— J'ai l'impression que lady Goodwin n'a même pas dix-huit ans...

Les deux frères se regardèrent et se mirent à rire.

— Tant mieux pour Goodwin, fit Blake.

— J'ignorais qu'il était si fringant ! plaisanta Jon.

— Et... elle est spéciale, précisa Susannah, l'air soucieuse.

## 2

Violette était stupéfaite : jamais elle n'avait pénétré dans une telle demeure auparavant.

Raide comme un piquet, elle était assise sur un sofa de velours jaune, sans prêter attention à la conversation polie qu'échangeaient lady Catherine Dearfield, une amie de la famille, et sir Thomas. Les yeux écarquillés, elle observait chaque détail du salon, qui était presque aussi vaste que tout le rez-de-chaussée de Goodwin Manor. Le plancher était recouvert d'un immense tapis jaune, blanc et or. On apercevait plus d'une dizaine de sièges : sofas, bergères, causeuses, divans et fauteuils. Quatre gigantesques chandeliers de cristal pendaient des hauts plafonds à moulures. D'innombrables tableaux et statues ornaient la pièce. Cette maison était digne non pas simplement d'un comte et d'une comtesse, mais d'un roi et d'une reine...

L'extérieur de la demeure était aussi majestueux que l'intérieur. Harding Hall ressemblait vraiment à une résidence royale avec ses multiples bâtiments, ses toitures élevées, ses tours, ses terrasses, ses balcons et ses flèches gothiques.

— Comment trouvez-vous la région, lady Goodwin ?

Il fallut un moment à Violette pour réaliser qu'on s'adressait à elle. Elle rougit et se redressa avec

précaution. C'est dans ces moments-là qu'elle aurait aimé être une lady de naissance, habituée à porter une crinoline !

— Euh... j'adore ma nouvelle maison, balbutia-t-elle tandis que les Harding pénétraient dans la pièce.

Sir Thomas et lady Catherine se levèrent, mais Violette demeura pétrifiée. Elle venait de rencontrer la comtesse, qui avait été étonnamment aimable – pas du tout comme les gens du village – mais la jeune fille n'avait osé prononcer le moindre mot. Et voilà que la comtesse revenait avec son mari et leurs deux fils. Le comte de Harding ressemblait à un roi, même avec ses vêtements de campagne. Ses fils étaient aussi élégants que des princes, l'un blond comme la comtesse, l'autre brun... et irrésistible. Malgré elle, son cœur se mit à battre la chamade.

— Violette, murmura sir Thomas en toussant légèrement.

Réalisant que tout le monde l'observait, elle se leva d'un bloc. Sa lourde robe ornée de roses se prit dans le pied d'une table de chevet. La table pencha dangereusement, et une petite lampe de porcelaine se mit à glisser vers le bord.

Elle regarda la lampe, horrifiée, sans pouvoir réagir. Mais le bel homme brun en costume noir et en gilet brodé de fils d'argent se précipita. Il saisit la lampe avant qu'elle ne s'écrase par terre.

— Je suis désolée ! s'exclama-t-elle.

Il posa la lampe sur la table et regarda la jeune fille de ses lumineux yeux bleus. Ce regard la mit mal à l'aise, lui donnant envie de s'enfuir – ou de se rapprocher dangereusement...

Puis il sourit.

— Ce n'est rien, lady Goodwin. Puis-je faire les présentations ? Théodore Blake, pour vous servir. Mais vous pouvez m'appeler Blake, comme tout le monde.

D'un geste élégant, il souleva sa main gantée presque jusqu'à sa bouche. Il l'embrassa, sans toucher la peau de son gant.



Elle le dévisagea et manqua défaillir. Tout à coup, elle se remémora la scène qui avait eu lieu dix ans auparavant : c'était l'homme qui avait dansé sur la terrasse ! Il lui sourit de nouveau, différemment cette fois, de façon plus intime. Puis il lâcha sa main.

— Sir Thomas, quel plaisir de vous revoir ! Toutes mes félicitations, bien qu'un peu tardives...

Sir Thomas s'approcha et les deux hommes se serrèrent la main. Violette recula un peu en faisant attention à sa robe. Son époux salua le comte et le fils aîné de celui-ci, qu'elle imagina être lord Farleigh. Son cœur battait à un rythme effréné, mais c'était parce qu'elle avait failli casser la précieuse lampe, se dit-elle. Elle ne se rendit pas compte qu'elle continuait à dévisager lord Blake, jusqu'à ce qu'il se retourne et croise son regard. Il lui sourit de nouveau : une fossette creusait joliment sa joue gauche.

Violette baissa les yeux et rougit. Mon Dieu ! Elle n'avait jamais vu un si bel homme... Et il lui avait baisé la main !

Les présentations terminées, les dames purent se rasseoir. La comtesse prit place sur le sofa jaune et sourit à Violette.

— Lady Goodwin, venez vous installer près de moi...

La jeune fille jeta un coup d'œil à l'assemblée : lady Catherine avait choisi un siège large, en raison de son ample crinoline. Sir Thomas était assis à côté du comte et discutait d'un problème actuellement débattu à la Chambre des lords. Quant aux deux fils, ils la dévisageaient ouvertement. Elle se rendit compte qu'elle avait les joues en feu. S'efforçant de sourire, elle s'approcha avec précaution de lady Catherine, afin de ne rien renverser, et s'assit.

— Aimez-vous notre lande ? s'enquit la comtesse en regardant Violette droit dans les yeux.

— Oui, m'dame, j'y suis très heureuse.

Elle jeta un coup d'œil à Blake : il la regardait toujours, mais elle ne parvenait pas à cerner son expression. Il était, décida-t-elle, légèrement amusé.

Violette détestait être l'objet de moqueries. Elle releva le menton.

— J'ai grandi à Londres et j'ai jamais vu tant de beauté.

La comtesse sourit.

— J'adore York, moi aussi. Même lorsque je suis à Londres pour la saison, mon cœur reste ici.

— La saison ? répéta Violette en fronçant les sourcils. Quelle saison ?

Une toux étouffée la fit se retourner. Lady Catherine tendit son mouchoir à Jon, qu'il pressa contre sa bouche.

— Il y a une saison à Londres, expliqua une voix d'homme avec gentillesse.

Violette plongea son regard dans les yeux bleus de Blake.

— Une saison pendant laquelle toute la haute société assiste à une interminable série de fêtes, de soirées, de dîners et de bals, poursuivit-il. Mais c'est assez surfait et relativement ennuyeux.

Le cœur de Violette se serra. Comment cela pouvait-il être ennuyeux ?

— Ça m'ennuierait pas, moi, répondit-elle timidement.

Blake sourit en soutenant son regard.

— Je le comprends parfaitement.

Sir Thomas, qui paraissait pressé soudain, s'approcha.

— Viens, Violette, nous sommes restés plus longtemps que prévu. Lord et lady Harding, je suis ravi de vous avoir revus.

La comtesse s'était levée.

— Merci d'être venu nous rendre visite, sir Thomas. Je suis vraiment heureuse pour vous et votre épouse... Lady Goodwin, je vous remercie.

Violette s'était levée elle aussi, soulagée de ne pas avoir pris à nouveau sa robe dans le pied du guéridon, mais elle resta bouche bée : la comtesse la remerciait ? de quoi ?

— C'est moi qui vous r'mercie, fit-elle en hésitant.

Jon se remit à tousser.

— Êtes-vous souffrant ? ne put s'empêcher de demander Violette avec bienveillance.

C'était un homme bien bâti, avec de larges épaules, qui ne paraissait nullement malade.

Lady Catherine lui tendit encore une fois son mouchoir de dentelle et sourit à Violette.

— Jon est venu à la campagne pour guérir d'un rhume qui n'en finissait pas. Je vois que ce rhume a autant affecté son cerveau que ses poumons, fit-elle en lui lançant un regard réprobateur, car il ne sait plus se comporter.

Violette ne comprit pas. Elle ignorait ce que « se comporter » signifiait, mais cela devait sans doute avoir trait aux bonnes manières.

— Sir Thomas, encore toutes mes félicitations, dit Blake.

Sa voix était riche comme du miel, songea Violette.

Soudain il se retourna et lui fit un léger salut.

— Ce fut un vrai plaisir, lady Goodwin. Je suis ravi que nous soyons voisins.

Violette essaya désespérément de trouver quelque chose à dire.

— Moi aussi ! s'exclama-t-elle finalement. Je m'étais toujours demandé comment était l'intérieur de votre demeure.

Blake se mit à rire.

— Eh bien, maintenant vous le savez...

Ses yeux pétillaient.

— Et j'espère que vous aurez d'autres occasions de profiter de cette maison. Un jour, je vous la ferai visiter...

— Blake ! lança Jon d'un ton d'avertissement.

— Puis-je vous raccompagner jusqu'à la porte ? fit Blake en lui offrant son bras.

Violette le considéra, incertaine. Elle savait qu'elle était censée poser sa main sur la sienne, mais cet homme l'intimidait au-delà de toute mesure.

— Je peux m'débrouiller, merci.

Et elle sortit derrière sir Thomas.

— À quoi joues-tu ? demanda Jon.

— À rien, fit Blake en regardant par la fenêtre du salon, tandis que les Goodwin s'éloignaient dans leur calèche.

Jon et lui étaient seuls avec Catherine. La lande était couverte de bruyère en fleur. Finalement, la calèche disparut au détour d'un virage.

— Vous vous êtes tous deux conduits de façon répréhensible, gronda Catherine.

Elle repoussa deux mèches de cheveux blond platine derrière ses oreilles et se tourna vers Jon.

— Comment oses-tu te moquer de cette pauvre fille ?

— Moi ? s'étonna Jon en écarquillant les yeux. Je ne me suis pas moqué d'elle, elle est plutôt gentille, mais reconnais que mère avait raison : lady Goodwin ne correspond pas exactement à ce qu'on pourrait attendre.

Il s'esclaffa de nouveau.

Catherine lui donna un coup de coude peu féminin.

— Aïe ! s'exclama Jon.

Il regarda son frère et ajouta :

— Au moins, moi je n'ai pas flirté avec elle...

Blake détourna les yeux de l'immense lande et haussa les épaules.

— Oui, c'est vrai, je flirtais : je n'ai pas pu m'en empêcher. Mais admettez que malgré son accent et sa robe voyante, elle est superbe.

Mais ce n'était pas au physique de Violette qu'il songeait. Quelque chose en elle le troublait profondément.

— Certes, répondit Jon.

Puis il changea de sujet :

— Blake, pourquoi n'as-tu pas dit la vérité à père ?

Blake grimaça.

— Ça ne m'a pas semblé le bon moment.

— Tu as délibérément choisi de l'irriter, rétorqua Jon.

Catherine planta ses mains sur ses hanches.

— Blake, tu n'as pas parlé à ton père de la distinction que le prince Albert t'a accordée ?

Blake esquissa un sourire triste.

— Non, effectivement.

Jon jeta un coup d'œil à Catherine.

— Mais il a tout raconté à père à propos de son dernier projet, lui causant pratiquement une attaque.

— Tu exagères, murmura Blake en regardant par la fenêtre.

Il tourna le dos à Catherine et à Jon, qui échangèrent un coup d'œil.

— Blake, dit doucement Catherine, le fait que le prince t'ait accordé un titre pour te récompenser de tes travaux se saura bientôt dans toute la ville. Ton père l'apprendra : il en sera ravi, mais furieux aussi s'il en entend parler par l'une de ses connaissances. Pourquoi ne le lui annonces-tu pas ce soir ?

Blake, le regard fixé sur la lande, songeant à lady Violette Goodwin, ne répondit pas. Curieusement, il la trouvait fascinante...

— Il refuse de dire ou de faire quoi que ce soit qui puisse détendre ses relations avec notre père, remarqua Jon, quelque peu sarcastique. Et je ne crois pas que Blake se soucie beaucoup de père en ce moment.

Il sourit. Il avait la même fossette que Blake.

— Es-tu amoureux, petit frère ? Finalement, après toutes ces années ?

Blake se retourna en riant.

— Amoureux ? Non, mais admets qu'elle est charmante...

Son sourire disparut. Comment pouvait-elle avoir épousé sir Thomas ? Elle n'avait que dix-huit ans.

— Charmante ? répéta Catherine. Ce n'est pas le terme que j'emploierais pour décrire lady Goodwin.

— Parfois, le mot « charme » a une autre signification pour un homme quand il évoque une femme, expliqua Jon. Elle est adorable, je suis d'accord. Charmante, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Cette conversation est déplacée. Elle est mariée, dit Catherine en s'avancant entre les deux frères. Elle est une épouse, elle a un mari. Et sir Thomas est notre voisin.

— Inutile de m'expliquer ce qu'est le mariage ! rétorqua Jon en grimaçant.

Blake resta silencieux.

— Je vois bien que si. Après tout, l'un de vous a une réputation de séducteur impénitent, et l'autre aurait dû remplir ses devoirs familiaux depuis longtemps.

Les deux frères se tournèrent vers la jeune femme.

— Qui a dit que je devais remplir mes devoirs familiaux ? demanda Jon.

— Ta mère, ton père. Toute la société...

— Et toi ? fit Jon doucement. C'est ce que tu penses aussi ?

Catherine sourit, mais le rouge lui monta légèrement aux joues.

— Non, non, je suis votre amie, je vous connais depuis longtemps et je ne vous jugerai jamais.

Jon lança un regard énigmatique à Catherine, puis il demanda gravement :

— Blake... qu'est-ce qui ne va pas ?

Le regard de Blake était à nouveau pensif.

— Elle a dix-huit ans ? C'est un arrangement courant, mais j'ai du mal à l'admettre...

— Blake, tu es amoureux, dit Jon d'un ton moqueur.

— Elle est mariée, répéta fermement Catherine. À notre voisin. Et, oui, elle a dix-huit ans.

Blake et Jon se regardèrent.

— Elle est très jeune, remarqua Jon, cela ne te ressemble pas du tout...

Blake soupira.

— Très jeune. Très jeune et tout à fait ravissante, et mariée à un homme qui pourrait être son grand-père.

— Blake, protesta Catherine, je te soupçonne d'avoir des idées scandaleuses. Ne peux-tu pas réserver tes manières de don juan aux femmes faciles de la ville ?

Blake s'abstint de répondre. Il n'était pas venu à la campagne pour avoir une liaison. Il oublierait très vite l'existence de cette Violette Goodwin. Après tout, elle était loin d'être le genre de femme qu'il fréquentait.

Brièvement, malgré les nombreuses années, il songea à Gabriella...

Jon reprit la parole :

— Où Goodwin a-t-il bien pu la trouver ?

— On raconte qu'elle était vendeuse à Londres, expliqua Catherine.

— Ou pire, ajouta Blake.

Maintenant, il croyait savoir ce qui le troublait, car il avait passé assez de temps dans l'East End pour savoir à quel point la vie y était difficile, surtout pour une femme.

— Eh bien, malgré son passé, elle s'en est bien tirée, fit Jon en souriant. Et elle a admirablement agi en épousant sir Thomas.

Blake la revit sur le point de renverser la lampe de sa mère et il sourit. Puis il songea à son mariage, et son sourire s'évanouit.

— Peut-être même qu'elle est amoureuse de sir Thomas, lança Catherine à dessein.

Blake croisa les yeux verts de la jeune femme.

— Je ne suis pas un ogre, Catherine, même si je suis célibataire. En fait, j'ai la réputation d'être très galant. Je ne recherche pas la compagnie des femmes qui n'ont pas envie de me fréquenter, alors cesse de te tracasser. Et comme Jon l'a souligné, elle est trop jeune pour moi. Trop jeune, de toute évidence naïve : pas du tout mon genre.

— Je ne suis pas soulagée. Au contraire, vous ayant vus tous les deux ensemble, j'ai une curieuse impression, une sorte de... pressentiment.

— Allons, allons, que tu es bête ! fit Jon en glissant un bras sur son épaule. Cela ne te ressemble pas, Catherine.

— Je n'ai jamais éprouvé ce sentiment auparavant. Blake, promets-moi de garder tes distances avec elle.

Blake hésita puis finalement, plus troublé que jamais, il hocha la tête.

Il ne cessa de penser à elle.

Était-il devenu blasé, comme certains de ses amis célibataires ? Était-ce la raison pour laquelle il trouvait lady Goodwin si fascinante ? Parce qu'elle était jeune, fraîche, différente ? Il ne parvenait pas à la chasser de son esprit. Pourtant, il n'avait pas menti quand il avait affirmé qu'elle n'était pas son genre. Les femmes qu'il avait fréquentées jusqu'à présent étaient toutes plus âgées que lui, bien plus expérimentées et sophistiquées. C'étaient des femmes à qui il ne pouvait pas faire de mal, et qu'il ne pouvait aimer. De toute façon, il ne croyait pas à l'amour. Ou plutôt il n'y croyait plus...

Goodwin Manor se trouvait devant lui. Il fit ralentir son élégante calèche. Incapable de se concentrer sur ses papiers, il avait éprouvé le besoin de sortir. Il regarda au loin ; quelqu'un se trouvait dans le petit jardin attendant à la demeure de pierre : c'était un homme, sans doute un domestique. Il arrêta son véhicule. L'avertissement de Catherine lui revint à l'esprit, mais il le chassa.

Le serviteur se retourna et repoussa sa casquette vers l'arrière. Il était extrêmement clair de peau, avec des cheveux blonds, et âgé d'une vingtaine d'années. Blake ignorait que Goodwin avait un serviteur : la plupart des gens de la campagne n'engageaient qu'une bonne à tout faire et une cuisinière – personne d'autre.

— B'jour, dit le jeune homme. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, m'sieur ?

Il avait le même accent cockney que lady Goodwin...

Blake le fixa.

— Vous êtes le jardinier de sir Thomas ?

— Oui, et aussi son cocher, son valet et bien d'autres choses, répliqua le jeune homme sans sourire. Je m'appelle Horn. Ralph Horn.







5809

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 4 novembre 2013.*

Dépôt légal : novembre 2013.  
EAN 9782290079669  
L21EPSN001235N001

1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : février 2001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*